

—Ah! cria le comte, eh bien! Quoi! Parlez!
—Vous m'avez prié de tout vous dire...
—Oui! Parlez! Vite! Parlez donc.
—Ce n'est plus qu'une affaire d'heures; ce soir, peut-être... La malade s'en va, doucement...
—Vous n'avez rien fait paraître?
—Non.
—C'est bien, laissez-moi.

La figure de M. de Saffrenages s'était crispée; les yeux, héroïques, renfoncèrent leurs larmes, et la bouche essaya de sourire, y parvint. Ce jeu que la glace renvoyait eut la durée d'un instant; puis le comte se raidit, donna le tour à ses manches, poussa la porte, et courut au lit:

—Que vous avais-je conté, brin! Riez! Je viens de voir le sauveur; vous n'êtes point malade! Du tout!

Empourprée, la poitrinaire se souleva:

—Mon ami!

Ce saut de réveil, le bond de cette vie gisante qui s'élançait, faillit tuer le comte:

—Oui, trésor, mille fois oui! Vous n'avez rien!

Preste, gai, refaisant un pli aux dentelles, il cherchait une explication:

—Une défaillance de l'estomac; les femmes ont de ces fumées; des piqueries à la gorge, un peu de pâleur et de paresse, le séjour au lit, que sais-je... Vous serez sur vos grands talons dans deux jours, promenoir de Saint-Cloud dans huit, au bal des Gontant dans quinze!

—Ah! rêve, quelle joie vous me faites! Je renais, je revis pour vous; il me semble que je pourrais me lever... Oh! tenez, déjà...

—Imprudente! cria le comte.

Il y eut tant de terreur dans ce cri que l'agonisante retomba:

—Vous faites en vain du sublime, mais je porterai ce mensonge à Dieu, — mes sels... — il vous vaudra le paradis. Es-tu beau! Que je vous aime ainsi, mon pauvre officier. Venez, je voudrais vous presser... Vos lèvres, plus près, je meurs...

—Tourment! se lamentait le comte, voyez mes yeux! entendez ma voix! ne sentez vous point que la vie revient! Ah! vous me faites saigner le coeur; que faut-il vous dire? je ne sais plus...

Il frappa son front tout à coup:

—Eh bien, si! si! Levez-vous, — comme cela, — soyez sage. Vous allez être sûre, cette fois, que vous n'êtes point malade, et qu'il vous faut dès à présent songer aux délices de votre avenir. Ce testament.

Il le retira du coffret, suspendit cette fortune au-dessus de la flamme des bougies, et se mit à rire. Un silence effrayé pénétra la chambre; la pendule elle-même ne compta plus... et debout, scandant ses mots d'une délicate cuiller d'or:

—Puisque vous me savez, madame, attaché à de misérables joies, aux vains plaisirs de la fortune, bienfaits desquels, pendant le temps que j'eus l'honneur de servir Sa Majesté aux armées, le destin m'écarta toujours; puisque je ne puis à présent me passer, de par mon accoutumance au mariage, d'une table servie à souhait, d'une livrée nombreuse, d'ornements galants, de voitures molles, et de quelque argent pour le whist, considérez qu'il me faut être bien sûr de votre vie, et des générosités dont votre convalescence ne me comblera que trop pour que je brûle ici, à vos yeux, et sans nul émoi, ce vélin...

La flamme mordit le testament, et le paradis erra dans les yeux du comte.

—Ah! dit la malade éblouie, vivre...

Le papier brûlait.

—Il me semble que je bois les longues années. Vivre!... Vivre!...

Une cendre tomba des ongles de M. de Saffrenages, qui alla s'essuyer, puis revint au chevet du lit:

—Chère toute, il faut croire les "égoïstes"; vous êtes mon amour, vous êtes aussi ma dignité, ma figure, et mes attitudes mondaines. Que ferais-je si vous mouriez: une triste représentation. La queue du diable n'est à tirer que pour des mains de vingt ans. — Vous serez bien belle à ce bal...

—Dieu! dit Mme de Saffrenages, moi qui croyais mourir, et voici qu'on me parle de danser.

—Quelle robe mettez-vous? la mauve aux pendants d'hyacinthes, ou la blanche ornée de cygne?

—Mais chat, vous oubliez donc que c'est un "costumé", dit Mme de Saffrenages, devenue rose d'émotion; je reprendrai celle de satin marly, muguetée, qui vous plaît tant, jaloux!

—Vous mettez de la poudre?

—Un tout petit rien, ça...

La tête de Mme de Saffrenages se coucha mollement.

—Après, dit le comte, nous irons à Venise.

—A Venise.

—L'année prochaine...

—L'année prochaine, chuchota Mme de Saffrenages, nous ferons...

Comme elle ne terminait pas, il se pencha.



(L'hypnose et l'harmonie des gestes)

APPEL

Souriante, cette âme peureuse était morte sur un espoir.

* * *

Un peu crotté par les funérailles, M. de Saffrenages, deux jours après, revint se voir à la petite glace: "Belle tête de militaire, dit-il, je suis affreux. Allons, lieutenant, fais ta malle."

Agenouillé, il y jeta trois chemises, un uniforme, ses lettres, la robe marly volée aux héritiers, une enveloppe pleine de cheveux blonds, sa cravache, la croix de Saint-Michel, et une paire d'éperons. Quand ce fut fini, M. de Saffrenages descendit le grand escalier, lieutenant de cheveu-légers comme devant. Les hommes de cette trempe sont forts, surtout lorsqu'ils sont blessés. Personne, dans l'hôtel, n'ignorait le coup qui le frappait; mais ceux les premiers qui nous font sentir les inconséquences du sort, les valets, rangés respectueusement, le saluèrent.

GEORGES d'ESPARBES.

EXPRESSIONS RÉPÉTÉES

Tout le monde a une expression ou un mot favori qu'il répète constamment et sans en avoir conscience. La chose est très facile à constater; peu de personnes qui échappent à cette manie. Les écrivains n'échappent pas à ce fait général. Pour n'en citer qu'un exemple, voici neuf vers relevés dans soixante pages de Leconte de Lisle:

Elle vient, elle accourt, ceinte de "lotus" blancs.
Sur le large "lotus" où son corps divin siège.
Les étangs de saphir où croissent les "lotus".
Respirait des "lotus" les calices de l'azur.
Où le "lotus" sacré s'épanouit en fleurs.
Et le lac transparent de "lotus" étoilé.
Et dont les blancs "lotus" sont souillés de limon.
Dans l'onde où le "lotus" primitif a fleuri.
Et parmi les "lotus" se bercèrent sur l'onde.

Le "lotus" est une plante poétique, il faut l'admettre; mais, à cette dose, c'est un peu abusif.

LE LIVRE DE L'AIMÉE

I

J'aime les fleurs de son tapis,
Les dessins de ses rideaux roses, —
Les magots qui prennent des poses
Sur son étagère accroupis, —

Les vieux céladons pleins de roses
Aux parfums lourds, comme assoupis.
J'aime les fleurs de son tapis,
Les dessins de ses rideaux roses.

Dans sa chambre aux persiennes closes
Pour que le jour soit indécis,
S'envolent mes pensers moroses,
Tous mes bonheurs y sont tapis.
J'aime les fleurs de son tapis.

II

Ta houppette à poudre de riz
Sort un petit peu de la boîte,
Et des flacons d'ambre et d'iris
Encombrent l'étagère étroite...

Le miroir où tu te souris
Dans son cadre d'argent miroite.
Ta houppette à poudre de riz
Sort un petit peu de la boîte.

Mais voilà que tes doigts ont pris,
Tes doigts fins, de manière adroite,
Cette boule de neige en ouate, —
Et tu passes sur ta peau moite
Ta houppette à poudre de riz.

III

J'ai pris les souliers de satin
Que chaussent ses petits pieds roses...
Ils sont devenus mon butin,
Car je lui vole mille choses;

Et dans sa chambre, portes closes,
J'ai fait plus d'un vol clandestin.
J'ai pris les souliers de satin
Que chaussent ses petits pieds roses.

Avec un amour enfantin
Je les garnis de fleurs écloses...
Sur ma table, chaque matin,
Je remets des nouvelles roses
Dans chaque soulier de satin.

EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française.

Beaucoup de politiciens et peu de philosophes. — Léon Say.